

Sujet : La violence durant la Grande guerre

- Vous préciserez les enjeux du sujet ;
- Vous exposerez les contenus scientifiques que le professeur doit maîtriser ;
- Vous présenterez un projet de leçon pour un niveau de classe de votre choix.
- En fonction des compétences (savoirs et capacités) que vous ferez travailler aux élèves, vous justifierez le choix des supports mobilisés.

Liste des documents

Document n° 1

« Beziak est formé de trois villages. Les Autrichiens y tuèrent 54 personnes par divers procédés. La plupart furent éventrés avec le gros sabre des prisonniers. A.J., 32 ans, yeux crevés, nez et oreilles coupés. S.J., 14 ans, nez et oreilles coupés. K.K., 56 ans, yeux crevés, nez et oreilles coupés (...), M.V., 21 ans, violée par environ 40 soldats, organes génitaux coupés, ses cheveux introduits dans le vagin. Elle fut finalement éventrée. Elle est morte immédiatement après. L.P., 46 ans, main coupée et yeux crevés. Une famille : M.P., 45 ans, seins coupés, D.P., 18 ans, yeux crevés, S.P., 14 ans, yeux crevés, nez coupé, A.P., 7 ans, oreilles coupées. Ils furent trouvés dans un fossé, ligotés ensemble, ainsi qu'avec leur chien (...). La façon dont les soldats ennemis s'y sont pris pour tuer et massacrer correspond à un système. Ce système est celui de l'extermination. Il est impossible de voir dans les atrocités commises les actes de quelques apaches comme il s'en trouve sûrement dans toute armée. On aurait pu le croire si le nombre des victimes se fût chiffré par quelques douzaines, mais quand il faut les compter par milliers, l'excuse de la mauvaise conduite de quelques éléments galeux n'est plus admissible. Les soldats austro-hongrois, arrivant en territoire serbe et se voyant en présence de ces gens qu'on leur avait toujours présentés comme barbares, ont eu peur. Et c'est par peur, pour ne pas être massacrés eux-mêmes, qu'ils ont probablement commis leurs premières cruautés. Mais à la vue du sang, il s'est produit le fait que maintes fois j'ai eu l'occasion d'observer : l'homme s'est changé en brute sanguinaire. Un véritable accès de sadisme collectif s'est emparé de ces troupes. L'œuvre de dévastation a été poursuivie par des hommes qui sont des pères de famille et qui, probablement, sont doux dans la vie privée. »

Source : Docteur A. REISS (médecin suisse), *Rapport sur les atrocités commises par les troupes austro-hongroises pendant la première invasion de la Serbie*, Paris, Grasset, 1919, pp. 68-69, p. 162. Cité par AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Annette, *14-18, retrouver la Guerre*, Paris, Gallimard, 2000 (Folio, 2003, pp. 74-75).

Document n° 2

« Cette nuit-là, les Boches bombardèrent Bus pour la première fois depuis le début de la guerre et le premier obus tomba en plein sur la voiture de la 6e Cie qui débouchait sur la place du Marché. Le cheval, le cocher et Lang furent écrabouillés. On ramassa deux, trois écuellées de petits débris et les quelques gros morceaux furent noués dans une toile de tente. C'est ainsi que furent enterrés Lang, le cocher et de la bidoche de cheval. Et l'on planta une croix de bois sur le tumulus.

Mais en revenant du cimetière quelqu'un remarqua la moustache de Lang qui flottait dans la brise du matin. Elle était collée contre la façade, juste au-dessus de la boutique du coiffeur. Il fallut dresser une échelle, aller détacher ça, envelopper cette touffe sanglante dans un mouchoir, retourner au cimetière, faire un trou et enterrer ces poils absurdes avec le reste. Puis nous remontâmes en ligne, dégoûtés. »¹

CENDRARS, Blaise, *La main coupée*, Lausanne, le livre du mois, 1960, p. 30.

¹ En 1914, le Suisse Blaise Cendrars est « engagé volontaire étranger » dans l'armée française. En 1915, un obus lui emporte le bras droit, et il quitte les combats. Rentré du front, il raconte ses souvenirs : on voit ici l'efficacité de l'artillerie.

« Sans regarder, on y sauta [dans la tranchée]. En touchant du pied ce fond mou, un dégoût surhumain me rejeta en arrière, épouvanté. C'était un entassement infâme, une exhumation monstrueuse de Bavarois cireux sur d'autres déjà noirs, dont les bouches tordues exhalaient une haleine pourrie, tout un amas de chairs déchiquetées, avec des cadavres qu'on eût dit dévissés, les pieds et les genoux complètement retournés, et, pour les veiller tous, un seul mort resté debout, adossé à la paroi, étayé par un monstre sans tête. Le premier de notre file n'osait pas avancer sur ce charnier, on éprouvait comme une crainte religieuse à marcher sur ces cadavres, à écraser du pied ces figures d'hommes. Pourtant, chassés par la mitrailleuse, les derniers sautaient quand même, et la fosse commune parut déborder.

- Avancez, nom de Dieu!...

On hésitait encore à fouler ce dallage qui s'enfonçait, puis, poussés par les autres, on avança sans regarder, pataugeant dans la Mort... Par un caprice démoniaque, elle n'avait épargné que les choses : sur dix mètres de boyau, intacts dans leurs petites niches, des casques à pointe étaient rangés, habillés d'un manchon de toile. Des camarades s'en emparèrent. D'autres décrochaient des musettes, des bidons.

- Vise, la belle paire de pompes! beugla Sulphart, agitant deux bottes jaunes. »

DORGELES, Roland, *Les croix de bois*, Paris, Albin Michel, 1925, p. 199-200, chap. XI.

Document n° 4, Dans les tranchées allemandes (17 oct. 1915)

« À ma lettre je joins une carte postale aux armées d'un soldat français... Elle vient du portefeuille d'un Français tué. Il est des plus intéressants d'étudier la correspondance des Français tués ou prisonniers. Exactement comme chez nous revient aussi là-bas très souvent la question : *Quand cela finira-t-il ?*

À mon étonnement jamais je n'ai lu à vrai dire de remarques haineuses ou défavorables envers l'Allemagne ou les soldats allemands. Par contre dans beaucoup de lettres de leurs parents on parle de la ferme croyance en la justice de leur cause, comme en l'assurance de la victoire. Dans chaque lettre, mère, femme, fiancée, enfants, amis, dont les photographies étaient souvent jointes, espéraient un retour joyeux et prochain, et maintenant ils gisent tous là, morts et à peine enfouis entre les tranchées et au-dessus d'eux les balles sifflent et les obus chantent leur horrible chant de mort. Tant mieux pour ceux que nous, ou ceux d'en face, avons pu au moins enterrer à peu près décemment mais encore aujourd'hui il y a des lambeaux de corps humains dans les barbelés. Devant notre tranchée, il y a peu de temps, il y avait encore une main avec une alliance, à quelques mètres de là il y avait un avant-bras dont il ne restera finalement que les os. Que la chair humaine semble bonne pour les rats ! C'est affreux.

Qui ne connaît pas la terreur l'apprend ici... Si la nuit je vais seul par les tranchées et les sapes, ici et là on entend des bruits et à tout moment un soldat noir peut vous sauter à la gorge. Par une nuit d'encre c'est parfois réellement terrifiant; mais avec le temps je me suis habitué et je suis devenu aussi indifférent que nos " Landser " ². La guerre abrutit le coeur et les sentiments; elle rend l'homme indifférent face à tout ce qui, autrefois, le troublait et l'émouvait : cependant cet endurcissement, cette dureté et cette cruauté devant le destin et la mort sont nécessaires dans la rage des combats auxquels conduit la guerre de tranchées. Celui qui laisserait influencer son coeur par toute la tragédie des multiples événements qu'apporte ici un jour normal, celui-là perdrait la raison ou bien devrait courir vers l'ennemi avec les bras levés. »

Lettre de Hugo Müller (1892-1916).

² Terme populaire analogue à celui de " poilu " en France.

« Le 24, 25 février 1916

Ma chère Hanna. (...) Tu me demandes ce que nous mangeons. Dans la semaine en moyenne deux fois de la soupe aux pois à la couenne de lard, deux fois du bouillon de riz sucré, une fois des haricots verts et une fois de la soupe de riz avec de la viande de boeuf. On mange à même le couvercle de notre casserole de fer, et j'ai toujours dans ma poche ma cuillère, juste essuyée à l'aide de papier. Tous les huit jours, je dors une fois sans mes bottes, tous les dix jours je change de chaussettes et je reçois ma solde de cinq marks trente. Je dors toujours habillé, les pieds enfoncés dans un sac, le manteau par-dessus, puis recouvert d'une couverture de laine où je m'enfouis entièrement dessous. Pour nous asseoir, nous avons au mieux une caisse, mais le plus souvent rien du tout. Nous nous asseyons par terre, sur la paille. Dans notre groupe, nous allons chercher notre café dans une batterie de cuisine française, c'est très grand et chacun se sert lui-même avec sa tasse souillée. Personne n'a peur de la crasse : on s'y est habitués ; on rince, on boit et l'on se lave dans l'eau des tranchées. Mon bonnet à l'intérieur a l'air d'une caisse de charbon et des nuages de poussière sortent de mon uniforme. Je ne peux me laver que tous les deux jours. Tu devrais voir nos latrines, elles sont à mourir de rire : un simple tronc de bouleau où l'on est aligné derrière contre derrière et qui offre, du chemin principal, une belle vue. Nous avons eu si peu de pain cette semaine que la plupart ont déjà mangé leurs biscuits de secours. Si tu veux en savoir davantage, tu n'as qu'à me demander des détails.

Tu peux sûrement t'expliquer ma mauvaise écriture, assieds-toi donc par terre, mets un livre sur lequel tu peux écrire sur tes cuisses, et pose entre tes genoux une bouteille avec une faible lumière. (...) »

GUÉNO, J-P, (s. d.), *Paroles de poilus : lettres et carnets du front 1914-1918*, Paris, Librio, 2001, p. 69-70.

Document n° 6

« 31 mars 1916

Mes bons chers parents, ma bonne petite sœur. Il me devient de plus en plus difficile de vous écrire. Il ne me reste pas un moment de libre. Nuit et jour il faut être au travail ou au créneau. De repos jamais. Le temps de manger aux heures de la soupe et le repos terminé il faut reprendre son ouvrage ou sa garde. Songez que sur vingt-quatre heures je dors trois heures, et encore elles ne se suivent pas toujours. Au lieu d'être trois heures consécutives, il arrive souvent qu'elles sont coupées de sorte que je dors une heure puis une deuxième fois deux heures. Tous mes camarades éprouvent les mêmes souffrances. Le sommeil pèse sur nos paupières lorsqu'il faut rester six heures debout au créneau avant d'être relevé. Il n'y a pas assez d'hommes mais ceux des dépôts peuvent être appelés et venir remplacer les évacués ou les disparus. Un renfort de vingt hommes par bataillon arrive, trente sont évacués.

Il n'y a pas de discipline militaire, c'est le bagne, c'est l'esclavage... Les officiers ne sont point familiers, ce ne sont point ceux du début. Jeunes, ils veulent un grade toujours de plus en plus élevé. Il faut qu'ils se fassent remarquer par un acte de courage ou de la façon d'organiser défensivement un secteur, qui paie cela le soldat. La plupart n'ont aucune initiative. Ils commandent sans se rendre compte des difficultés de la tâche, ou de la corvée à remplir. En ce moment nous faisons un effort surhumain. Il nous sera impossible de tenir longtemps ; le souffle se perd. Je ne veux pas m'étendre trop sur des faits que vous ne voudriez pas croire tout en étant bien véridiques, mais je vous dirai que c'est honteux de mener des hommes de la sorte, de les considérer comme des bêtes. (...)

J'ai voulu vous montrer que ceux qui vous diront que le soldat n'est pas malheureux au front, qu'un tel a de la chance d'être valide encore, mériteraient qu'on ne les fréquente plus. Qu'ils viennent donc entendre seulement le canon au-dessus de leurs têtes, je suis persuadé qu'ils regagnent leur chez-soi au plus vite. Nos misères empirent chaque jour, je les vaincrai jusqu'au bout. A bientôt la victoire, à bientôt le baiser du retour. »

GUÉNO, J-P, (s. d.), *Paroles de poilus : lettres et carnets du front 1914-1918*, Paris, Librio, 2001, p. 75-76.

« Tranchées-Palace, le 14 décembre 1914,

Chers parents,

Il se passe des faits à la guerre que vous ne croiriez pas ; moi-même, je ne l'aurais pas cru si je ne l'avais pas vu ; la guerre semble autre chose, eh bien, elle est sabotée. Avant-hier - et cela a duré deux jours dans les tranchées que le 90^e occupe en ce moment - Français et Allemands se sont serré la main ; incroyable, je vous dis ! Pas moi, j'en aurais eu regret. Voilà comment cela est arrivé : le 12 au matin, les Boches arborent un drapeau blanc et gueulent : « Kamarades, Kamarades, rendez-vous. » Ils nous demandent de nous rendre « pour la frime ». Nous, de notre côté, on leur en dit autant ; personne n'accepte. Ils sortent alors de leurs tranchées, sans armes, rien du tout, officier en tête ; nous en faisons autant et cela a été une visite d'une tranchée à l'autre, échange de cigares, cigarettes, et à cent mètres d'autres se tiraient dessus ; je vous assure, si nous ne sommes pas propres, eux sont rudement sales, dégoûtants ils sont, et je crois qu'ils en ont marre eux aussi.

Mais depuis, cela a changé ; on ne communique plus ; je vous relate ce petit fait, mais n'en dites rien à personne, nous ne devons même pas en parler à d'autres soldats.

Je vous embrasse bien fort tous les trois. »

GUÉNO, J-P, (s. d.), *Paroles de poilus : lettres et carnets du front 1914-1918*, Paris, Librio, 2001, p. 78-79.

Document n° 8

« La guerre chimique débuta véritablement, le 22 avril 1915, par l'émission d'une vague de chlore à partir des lignes allemandes dans le saillant d' Ypres. Grâce au secret qui avait entouré sa préparation, l'opération surprit les troupes françaises. En l'absence de moyens de protection, elle eut une efficacité considérable: 15 000 hommes hors de combat, dont 5 000 devaient mourir, un important matériel abandonné, une brèche de 6 km de large ouverte vers les ports de la Manche et de la mer du Nord. Mais ce succès ne fut pas exploité par l'état-major allemand qui n'avait pas cru à cette nouvelle arme. Deux jours plus tard, des masques à gaz improvisés réduisaient l'effet d'une nouvelle vague de chlore lancée dans le même secteur. Le phosgène, qui le 31 mai 1915 causa 6 000 morts sur le front russe, devait progressivement remplacer le chlore.

Mais ces vagues de gaz étaient tributaires d'un vent favorable pour atteindre les lignes ennemies. Aussi les belligérants mirent-ils au point le lancement par projectiles d'artillerie ou de mortier (projector britannique de Livens). Aux suffocants (phosgène, diphosgène, chloropicrine...), les Français ajoutèrent l'acide cyanhydrique, dont l'effet foudroyant surprit l'adversaire. Pour tourner l'efficacité des masques contre les vapeurs, l'armée allemande lança, au début de 1917, des obus chargés en arsines pulvérulentes. Malgré leur pouvoir de pénétration, leur efficacité militaire resta réduite.

L'apparition d'obus à l'ypérite, le 12 juillet 1917, marqua un pas beaucoup plus important: ce toxique attaquait n'importe quelle partie du corps en causant des brûlures étendues. Insidieux et persistant, il obligeait à garder, outre le masque, des vêtements de protection imperméables, très contraignants. Dès son apparition, l'ypérite devint le principal gaz de combat, rapidement adopté, après l'Allemagne, par les autres belligérants. Elle fut responsable de la plupart des pertes dues aux gaz, bien que le taux de mortalité restât faible. Un autre vésicant, la lewisite, aux effets plus fréquemment mortels, fut mis au point aux États-Unis à la fin de 1918. Avec l'ypérite, l'importance de la guerre chimique allait augmenter considérablement et, à partir de juin 1918, 25 p. 100 des munitions d'artillerie de l'armée française étaient des obus à l'ypérite. »

Article « ARMES ET ARMEMENTS » - armes chimiques et biologiques - par Pierre Ricaud, ingénieur général de l'armement, in *CD-ROM Encyclopaedia Universalis* (v. 4), 1998.



Otto Dix, *Der Krieg (La guerre)*, 1929-32, tempera sur bois.